

LES ÉTUDES CONTRASTIVES FONT PEAU NEUVE : FORMATION D'ENSEIGNANTS ET DE TRADUCTEURS

Auteur : Estela Klett
Université de Buenos Aires
eklett@filo.uba.ar

AXE 1

Mots clés: études contrastives, évolution, formation

Résumé: La communication aborde la problématique de la comparaison des langues ainsi que l'évolution du concept d'analyse contrastive. Le parcours diachronique part des travaux des contrastivistes durs et atteint les notions actuelles développées à partir d'un changement d'optique. C'est l'apprenant et non pas le linguiste qui effectue les possibles rapprochements des langues contrastées. Des exemples pris successivement dans les domaines de la grammaire, du lexique, de la proxémie et de la chronémie en espagnol et en français permettront d'illustrer les propos exposés. On montrera également l'intérêt de favoriser l'utilisation d'une approche contrastive renouvelée.

1. Introduction

Le français et l'espagnol, comme nous le savons, appartiennent à deux familles de langues voisines. Malgré cette appartenance d'origine, sur le plan linguistique, on peut constater des divergences importantes qui traduisent des visions du monde parfois éloignées. Toutefois, cela n'empêche pas ces deux langues de se doter de moyens pour exprimer les mêmes réalités de la vie. Les analogies et les distances entre les langues sont autant de facteurs qui peuvent faciliter ou gêner l'acquisition d'une langue. Quels moyens s'avèrent efficaces pour saisir les écarts entre l'espagnol et le français ? Nous croyons qu'apprenants et enseignants doivent s'appuyer sur *leurs expériences en langues* (au pluriel), y compris la LM, afin de déceler des coïncidences et des divergences qui deviendront des ressources dans leur formation. Nous nous proposons donc de revisiter les études contrastives à la lumière des recherches actuelles. La mise en parallèle des deux langues peut s'inscrire dans un courant novateur dans la mesure où elle s'éloigne de l'analyse contrastive orthodoxe et avance soit vers la sociologie du langage soit vers l'interculturel.

2. Les études contrastives : hier et aujourd'hui

Née vers 1950, la linguistique contrastive, représentée surtout par Fries, Lado, Politzer et Ferguson, cherchait à remédier les lacunes enregistrées dans l'enseignement des langues étrangères (LE). Ces linguistes portaient de l'idée qu'il fallait s'anticiper aux interférences causées par la différence de structures entre les langues en contact. Une comparaison rigoureuse des langues permettait de repérer les possibles interférences et de réaliser des méthodes mieux adaptées aux difficultés spécifiques rencontrées dans une LE quand on provient d'une LM donnée. Deux remarques s'imposent : d'abord, cette analyse contrastive comparait les éléments des langues en insistant sur les différences plutôt que sur les ressemblances et, ensuite, elle se consacrait surtout au niveau grammatical et phonétique.

Les études contrastives ont vu un jour nouveau grâce à Kellerman (1979 et 1980). Selon Véronique (1992 : 22) son apport essentiel est « d'avoir montré que l'apprenant possède une représentation de la spécificité des langues en présence et que ce facteur intervient dans son activité en L2 ». La notion de spécificité se rattache, d'un côté, à la perception de la distance interlinguistique ou de la parenté interlinguistique et, de l'autre, aux intuitions de l'apprenant sur les aspects marqués et les aspects neutres à l'intérieur de sa propre langue. Kellerman a ainsi renouvelé le concept de transférabilité. C'est l'apprenant et non la structure de la langue,

comme le prétendaient les chercheurs cités supra, qui met les langues concernées en rapport et qui établit les contraintes de transfert. Dès ses premiers contacts avec la langue, celui qui apprend évalue la distance entre les langues et distingue une zone neutre et une zone marquée en LM. « Les expressions idiomatiques, par exemple, sont généralement perçues comme appartenant à la zone marquée. C'est la partie catégorisée comme neutre qui donnera lieu à une éventuelle activité de transfert en L2 » (Véronique, op. cit.). Avec les thèses de Kellerman la notion de transfert est ainsi située dans l'activité créatrice de l'apprenant. On éloigne ainsi les prédictions des linguistes concernant les transferts proactifs (ou inhibitions proactives) de la LM sur la langue étudiée. Py synthétise ces notions en disant : « la relation intersystémique [évaluation des distances ou des rapprochements entre les langues] ne préexiste pas aux opérations par lesquelles l'apprenant s'approprie la langue cible. C'est plutôt l'inverse : c'est l'apprenant qui établit cette relation » (Py, 1984 : 37).

Par ailleurs, il est à remarquer que dans la didactique des langues, à quelques exceptions près, l'analyse contrastive ne retient que modérément l'attention des spécialistes. Cette marginalisation des soucis est certainement due au ravage provoqué par l'application mécanique et inlassable des exercices structuraux censés combattre les interférences avec la méthode audio-linguale et audiovisuelle. Une autre raison possible est la prolifération des méthodes universalistes qui ignorent les contraintes du contexte où on les utilise.

2. Des exemples

La réflexion contrastive que nous proposons ne saurait en aucun cas être une élucubration de l'enseignant. Elle s'appuie sur des besoins exprimés par les apprenants et se construit grâce à la réflexion qu'ils font à partir d'un corpus d'exemples.

2. 1. Domaine grammatical

Quoique le français et l'espagnol possèdent le gérondif, l'utilisation qu'on en fait dans les deux langues est une découverte pour les apprenants. La traduction de la phrase : « se iba haciendo tarde » par : « il se faisait tard *peu à peu* » oblige le locuteur à faire une opération linguistique complexe. L'idée de progression dans le temps, exprimée en espagnol par une forme composée du gérondif, est traduite en français par l'adverbe. La situation est semblable quand il s'agit de faire passer l'idée de progression dans l'espace. Ainsi, « andaba buscando libros » correspond à : « je cherchais des bouquins *ça et là* ». Dans d'autres cas le gérondif espagnol véhicule une valeur d'impératif, tel le cas des incitations entendues dans un autobus bondé « ¡Circulando! », « ¡Corriéndose un pasito al interior! ». En français, on utilise l'impératif : « Circulez ! », « Poussez-vous ! ».

2. 2. Domaine lexical

Sur le plan du lexique chaque langue impose ses grilles aux objets du monde. Depuis Benveniste (1963 [2003] : 84) on sait que « Les langues diffèrent essentiellement par ce qu'elles *doivent* exprimer, et non par ce qu'elles *peuvent* exprimer ». Si on prend le mot « cáscara », utilisé pour parler de la partie externe d'un produit comestible, on perçoit que le passage en français n'est pas simple. En effet, dans cette langue il existe de nombreuses désignations qui varient en fonction de l'épaisseur de l'enveloppe. Le sème qui indique la consistance n'est pas pertinent en espagnol alors qu'en français on doit tenir compte de la fermeté de la couverture superficielle. Tout locuteur natif fait automatiquement le bon choix. On peut trouver les désignations suivantes : des épluchures de pommes de terre ; des peaux de bananes ou d'oranges ; des pelures de truffes ou d'oignon ; des croûtes de pain ou de fromage ; des coquilles d'œufs ; des coques de noix, de noisette ou de noix de coco ; des

écorces de melon, de mangue, de châtaigne, de citron, d'orange et enfin des écales (enveloppe recouvrant la coque des noix, des noisettes, des amandes ou des châtaignes).

Un exemple intéressant est celui de certaines expressions préformées (Gülich 1997 : 242) où l'ordre des mots est inversé. Ainsi, « noir et blanc » se dit « blanco y negro », « nuit et jour » correspond à « día y noche », « tôt ou tard » devient « tarde o temprano », « tant bien que mal » donne « mal que bien », « pile ou face » c'est « cara o cruz », « sapeur-pompier » a son équivalent « bombero zapador » et, enfin, l'expression : « c'est le b.a.-ba des mathématiques », se traduit par « es el abecé de las matemáticas ». Par ailleurs, la vision optimiste des Français parlant du bureau « des objets trouvés », contraste avec le pessimisme argentin qui signale « objetos perdidos ».

2. 3. Domaine proxémique et chronémique

Dans toute conversation les échanges sont accompagnés de comportements non verbaux : proxémiques, posturaux et mimo-gestuels ainsi que des comportements paraverbaux : débit, intensité vocale et intonations. Bien évidemment, les variations d'une société à l'autre peuvent être considérables. Commençons par la distance conversationnelle séparant les partenaires. « Les variations peuvent être d'une ampleur considérable (du simple au double, selon que les partenaires en présence sont anglo-saxons ou cubains) » dit Kerbrat-Orecchioni, (1996 : 69). En situation interethnique, lorsque des Français se trouvent en face des Argentins, ceux-ci ont tendance à réduire la distance car les normes proxémiques de leur culture de contact impliquent une distance plus réduite qu'en France. Comme les partenaires des deux cultures cherchent à tout moment la bonne distance à adopter, des malentendus s'enchaînent : l'Argentin essaie de se rapprocher du Français qui, à son tour, tente de s'en éloigner. Le malaise en est réciproque, l'un, se sent rejeté et l'autre, agressé par un partenaire qui envahit son territoire sans gêne.

Un aspect à considérer est le rapport que les sociétés établissent avec la perception du temps. Pour Hall (1984) c'est la notion de « chronémie ». La culture française est une culture à tendance monochrome. C'est une vision linéaire du temps qui est accompagnée par le traitement ordonné des sujets, le respect de la planification, de la ponctualité et des échéances. On accorde également une grande valorisation aux résultats obtenus dans le travail. Par contre, en Argentine, l'usage social du temps est polychrone (Klett, 2015 : 38). Avec une métaphore, le temps peut être symbolisé comme un écheveau de lignes multiples et parallèles où plusieurs processus peuvent s'accomplir synchroniquement rattachés à un espace polyvalent. Le temps est également *élastique* : on a toujours de délais supplémentaires et les retards sont fréquents et généralisés. Comme des imprévus jalonnent la journée, on fait sans cesse des ajustements dans les plans et les programmes prévus. Les adaptations ou modifications sont considérées normales et nécessaires. On valorise les rapports tissés dans les groupes au-delà du succès ponctuel obtenu de façon individuelle.

Quant aux modes de transmission de l'information, la culture monochrome est une culture explicite, caractérisée par une basse contextualité étant donné que les messages produits sont succincts, clairs et directs. On parle cru, sans détour et on montre sa réprobation facilement. Dans les sociétés monochrones, des documents écrits formalisent les accords. Il existe une distinction forte entre la vie privée et la vie professionnelle. Notre culture, au contraire, est une culture implicite, à haute contextualité. Quand un message échangé contient très peu d'information factuelle, il faut en trouver la signification dans la relation ou dans les caractères des partenaires. On parle alors d'une haute contextualité. Les réseaux d'information sont très extensifs, en raison d'une forte implication des relations personnelles. On est au

courant du vécu des autres et, dans la communication quotidienne, il n'est pas nécessaire de donner explicitement plus d'information. L'harmonie et le maintien du prestige des interlocuteurs sont à considérer. La parole donnée a une grande valeur comme le prouvent les expressions : « dar su palabra », « palabra de caballeros », « palabra de honor ». Comme on peut observer, comprendre l'écart entre comportements monochrones et polychrones ne va pas de soi !

3. Conclusion

Le parcours comparatif tracé, non exhaustif, a essayé de montrer l'orientation des études contrastives renouvelées grâce à Kellerman. Les exemples fournis ont cherché à élargir l'horizon des analyses classiques retrouvées sous le nom de *structures comparées* dans le curriculum de la formation des enseignants et des traducteurs. Il faudrait se pencher encore sur d'autres pôles qui demandent notre attention. Pensons aux domaines phonétique, kinésique, discursif ou pragmatique. Une contribution dans ce sens remplirait un grand vide de la didactique des langues et accorderait aux études contrastives une place à part entière au sein des préoccupations des enseignants.

Références bibliographiques

- Benveniste, É. (1963 [2003]) : *Essais de linguistique générale*. Paris : Minuit.
- Gulich, E. (1997) : « Le rôle du préfabriqué dans le processus de production discursive ». In Martins-Baltar, M. *La locution : entre langue et usages*. Paris : ENS Éditions, 241-276.
- Hall, E. T. 1984. *La danse de la vie. Temps culturel, temps vécu*. Paris : Seuil
- Kellerman, E. (1979) : « La difficulté, une notion difficile ». *Encrages* n° spécial. Vincennes : Université de Paris VIII.
- Kellerman, E. (1980) : « Œil pour œil » *Encrages* n° spécial. Vincennes : Université de Paris VIII.
- Klett, E. (2015) : « Cultures éducatives et théories didactiques : quels rapports dans l'enseignement des langues en Argentine ? ». *Synergies argentine* n°3, pp. 35-47.
- Véronique, D. (1992) : « Recherches sur l'acquisition des langues secondes : un état des lieux et quelques perspectives ». *Aile* n° 1, 5-36.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1996) : *La conversation*. Paris : Seuil.
- Py, B. (1984) : « L'analyse contrastive : histoire et situation actuelle ». *Le Français dans le Monde* n° 185, 32-37.